

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements. Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaune, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE de PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Le mot qui a été le plus souvent écrit et prononcé depuis quatre jours, est certainement le mot : *Enfin* !

Enfin nous avons un ministère ! Enfin la crise est terminée ; enfin M. Grévy a trouvé des ministres... Voilà donc qui est entendu : les ministres sont trouvés. Sont-ils bien trouvés ? A moins d'être intransigeant par profession et hypocondriaque par nature, il faut bien convenir que, dans les circonstances présentes et au milieu du désarroi parlementaire, le cabinet Duclerc était le seul cabinet à peu près possible, à peu près capable de réunir une majorité quelconque sur un programme d'expectative et de conciliation. Son ambition du reste, ne va pas au-delà, ainsi qu'il appert de la déclaration ministérielle que l'on pourrait résumer en trois mots : ne cassons rien !

Non, le ministère Duclerc n'entend rien casser. Il n'interviendra pas en Egypte, puisque quatre cent cinquante députés se sont hautement déclarés contre toute velléité belliqueuse ; il ne révolutionnera pas le budget, il ne démolira pas la magistrature, il ne révisera pas la constitution, il ne séparera pas l'Eglise de l'Etat ; il bornera son action à quelques réformes d'ordre intérieur et s'efforcera d'administrer en bon père de famille notre patrimoine politique, tout en cherchant à concilier les groupes de la majorité et à les dissuader de se manger les uns les autres.

Cette dernière partie ne sera pas l'œuvre la moins difficile du programme, et si M. Duclerc et ses collègues y réussissent, nous leur tresserons volontiers quelques guirlandes. Déjà M. Clémenceau a répondu à ces avances par une déclaration de guerre en règle, et il faudra rayer l'Extrême-Gauche de l'em-

brassade rêvée, ce qui n'est que demim-al.

Contenter tout le monde et l'Extrême-Gauche serait une tentative au-dessus des forces humaines, attendu que, du jour où l'Extrême-Gauche serait contente, elle ne serait plus l'Extrême-Gauche.

Donc le problème étant insoluble, il n'y a qu'à passer outre et à rechercher des suffrages moins difficiles à conquérir.

Nous pensons que le cabinet Duclerc y parviendra, à force de loyauté, de franchise et de désintéressement.

La plupart de ses membres sont à peu près libres de compromissions et d'attaches. Qu'ils commencent donc par débarrasser leur politique de toutes ces catégories, de toutes ces qualifications de Grévystes, de Gambettistes, de Freycinetistes, autour desquelles on se bat depuis six mois, sans autre résultat que de provoquer des antipathies et des colères.

Quand on saura que les nouveaux ministres ne tiennent exclusivement ni pour l'Elysée, ni pour Ville-d'Avray, et qu'ils ne vont chercher leur mot d'ordre ni chez M. Wilson, ni chez M. Ranc, il y aura déjà un grand pas de fait du côté de l'apaisement, et beaucoup de gens de bonne volonté n'hésiteront pas à se rallier à un cabinet qui se déclarera hautement le cabinet d'affaires du pays, et non une officine d'antagonismes, d'ambitions et de personnalités brouillonnes.

Quant aux chefs de parti qui parlent sortes querelles nous ont conduits au gâchis dont nous venons à peine de sortir, le plus simple patriotisme leur fait un devoir de rengainer leur flamberge et d'imposer silence aux criaileries de leurs comparses.

Nous finissons par avoir assez de ces discussions de boutiques, qui n'ont souvent pour prétexte que des convoitises peu avouables. La grande majorité du pays, celle qui travaille à part, ne

fait pas queue dans les antichambres et ne se bouscule pas autour du râtelier budgétaire, est absolument écœurée, dégoûtée des luttes et des pugilats de nos politiciens de profession. Il y a une place à prendre au-dessus de ces compétitions et de ces haines qui finiront par rendre un grand pays tributaire de quelques farceurs.

Que M. Duclerc et ses collègues n'hésitent donc pas, qu'ils prennent posture, qu'ils établissent leur siège sur le terrain solide des intérêts de la nation, opposés aux intérêts de la haute et basse Bohême politique, et ils deviendront inexpugnables.

JACQUES BARBIER.

Aux grandes manœuvres

Le pénible incident survenu entre le général de Gallifet commandant les manœuvres de cavalerie, et le général de Clermont-Tonnerre brigadier réemment nommé et absolument incapable de faire manœuvrer sa brigade, est connu de tout le monde. Ce dernier s'entourait de ses colonels qui lui « soufflaient » ses commandements, lorsque M. de Gallifet, qui s'aperçut de cette « manœuvre » non prévue par le programme, le pria de se porter en avant « pour se mieux faire entendre ». M. de Clermont-Tonnerre ne chercha pas à nier son ignorance. Je ne sais pas un mot, avoua-t-il, des manœuvres de cavalerie. J'ai fait toute ma carrière dans l'état-major et je n'ai jamais commandé d'escadron que depuis que j'en ai un sous mes ordres. Bref si on avait le cœur de plaisanter en pareille matière, c'est absolument pour ce militaire le cas du fusilier Fritz, qui demandait une place de maître d'école pour apprendre à lire.

Nous pensons cependant en avoir fini avec les farces du duché de Gérostein, le général Boum, le capitaine Fritz et autres légendaires, crétiens, fidèles caricatures de la décadence impériale et des chefs qui commandaient alors nos armées dégénérées.

supporte, ni trop coriaces quand on les mange.

Or, comment résumer toutes ces conditions indispensables ?

Comment former un assez grand nombre de sujets, pour approvisionner le marché parlementaire, et ne pas être exposé au dénuement pénible où l'on se trouve, chaque fois qu'il s'agit de renouveler la consommation ?

Nous ne connaissons qu'un moyen : une Ecole de ministres.

Mon Dieu oui, une école de ministres, comme il y a des écoles de professeurs, des écoles de sous-officiers, des écoles de vétérinaires et des écoles de tambours.

Ce projet semble-t-il impossible à réaliser ? Cela est si peu impossible que nous allons vous tracer, au courant de la plume, les grandes lignes de cette création qui devient aujourd'hui une question vitale.

BUT DE L'INSTITUTION

Il sera créé en France, dans un délai qui ne saurait excéder six semaines, une Ecole de ministres, dans le but de préparer et de former des sujets qui fournissent une ressource certaine aux besoins de la consommation parlementaire.

Le siège de cette école sera naturellement à Paris, afin que le chef de l'Etat ait toujours à la portée de sa main des provisions suffisantes, mais il pourra avoir des succursales en province.

Et voilà que les bêtises recommencent, — si jamais elles ont cessé.

Nous ne connaissons pas M. de Clermont-Tonnerre, officier d'état-major, peut-être très distingué ; mais que penser d'un ministre de la guerre, ou plutôt du bureau de la guerre, qui nomme général de cavalerie un militaire plus ignorant en cavalerie qu'un maréchal-des-logis de dragons, et lui confie la haute main sur des officiers par lesquels il est obligé de se faire souffler son rôle de commandant quand arrive le moment de passer l'examen devant le général en chef : gamineries qui font rire chez des collégiens, mais gémir quand se sont des moustaches grises qui s'y prêtent.

Certes voilà un général qui aurait fait bonne figure à côté des de Faily dont la gloire spéciale date de l'année du grand désastre ; On voit d'ici ce chef de cavalerie transporté brusquement sur un champ de bataille en vrai, et enchevêtrant ses escadrons dans des mouvements inextricables, au moment de les faire donner pour décider du gain ou de la perte de nos armées.

J'apprendrai cela en huit jours disait-il avec quelque naïveté à M. de Gallifet, et celui-ci lui a répondu : C'est maintenant que vous devriez le savoir, je vous retire votre commandement.

Il faudrait beaucoup de généraux en chef comme celui-ci. Au moins pourrait-on, au bout de quelques années juger la valeur exacte de nos officiers supérieurs, et ceux-ci daigneraient apprendre non pas même l'esprit, mais la lettre de leur métier, tout au moins se laisserait-on aux bureaux du ministère de nommer des fantassins généraux d'artillerie, des artilleurs généraux d'infanterie et des officiers d'état-major généraux de cavalerie, les uns et les autres entrepris comme vous et moi devant la plus simple manœuvre à faire exécuter.

Et quand on pense que nous sommes en pleine réorganisation militaire !

LE GUÊPIER

Les partisans les plus échauffés d'une intervention française en Egypte, commencent-ils à comprendre dans quel guêpier nous serions allés nous fourrer en compagnie de nos bons voisins les Anglais ?

CHOIX DU LOCAL

Il est indispensable que l'Ecole des ministres occupe un plat-au élevé bien exposé aux quatre vents. On sait de quelle importance est l'orientation parlementaire, en cas de crise politique, et un appenti ministre doit toujours savoir exactement de quel côté vient la brise.

Pour plus de sûreté, on pourra établir dans l'école une sorte de Belvédère muni d'une forte girouette, dont les jeunes élèves étudieront les évolutions.

CONDITIONS D'ADMISSION

Tout Français majeur, ou naturalisé Français, jouissant de leurs droits civils, seront admis à se présenter à l'Ecole des ministres, sous les conditions suivantes :

1° Vingt-cinq ans d'âge au moins et quatre-vingts au plus.

2° Certificat de bonne vie et mœurs.

3° Certificat de santé constatant l'absence de toute maladie constitutionnelle.

4° Tenue convenable, sans affectation au dandysme, comme M. Antonin Proust, ni au trop grand négligé comme feu Dufaure.

5° Mandat de député ou de sénateur, si possible, mais sans que ces conditions soient indispensables, car, en certains cas, cela nuit, plutôt que cela ne sert à l'éducation ministérielle.

Feuilleton de la RENAISSANCE

L'ÉCOLE DES MINISTRES

Tout le monde a dû être frappé, comme nous, de la difficulté de se procurer des ministres, quand le besoin s'en fait sentir. Il est évident que cette denrée parlementaire tend de plus en plus à devenir rare sur le marché, et bientôt on ne trouvera plus d'Excellence à se mettre sous la dent, à moins d'y consacrer un prix exagéré.

M. de Rostchid seul, pourra s'offrir sur sa table, cet article de luxe, et encore ! A quoi tient une semblable disette qui menace de dégénérer en famine ?

D'abord à la consommation effroyable de ministres, qui a été faite depuis une douzaine d'années.

Les Chambres se sont montrées, à cet égard, d'une tenacité inouïe. Ce que l'on a consommé d'Excellences, dans nos parlements, en un demi-siècle, constituerait un menu à faire reculer d'épouvante un gargantua en personne.

Ministres en salmis, ministres rôtis, ministres farcis, ministres en purée, ministres

à la Béchamel, ministres sauce Richelieu, ministres sauce Hollandaise, ministres en Macédoine, ministres au foie gras, ministres au Madère, ministres en aspic, ministres à la barigoule. Nous pourrions épuiser tous les condiments, toutes les épices et toutes les sauces avant de donner une idée même approximative de ces pantagruéliques agapes.

Une absorption aussi considérable, aussi continue devait naturellement provoquer la disette que nous signalions plus haut, et le moment est venu de jeter ce cri d'alarme : les ministres manquent, il n'y a plus de ministres !

Peut-on vivre sans ministres ?

Pas plus qu'on ne peut vivre sans pain.

Donc il faut des ministres. Voilà un point bien établi.

Des ministres dira-t-on, rien n'est plus facile. Soixante mille francs d'appointements, et le logement. Mais il y a dix millions d'électeurs qui ne demandent que ça et se chargeront de tous les portefeuilles du monde, au prix de ces petits avantages. Nous connaissons même des conseillers municipaux qui feraient du rabais.

Permettez, permettez ; c'est de la fantaisie et nous avons la prétention d'être sérieux.

Si le premier égoutier venu pouvait s'improviser ministre, il est clair que la difficulté serait vite résolue. Mais nous voulons des ministres convenables, des ministres policés, des ministres dressés, des ministres qui ne soient ni trop grossiers quand on les

Constatons d'abord que notre excellent John Bull fut le premier à repousser l'idée de cette intervention alors que des idées de ce genre se répandaient. Elle aurait pu donner la révolution égyptienne, sans détruire la moitié d'un empire. Aujourd'hui que les fers sont au feu et que les marchands de cotonnades indiennes se croient obligés de conserver leur prépondérance et de sauvegarder leur prestige à coups de canon, les esprits impartiaux doivent reconnaître que tout est pas précisément rose dans cette aventure égyptienne, et que, si l'on voit bien, comment on y entre, on ne voit guère comment l'on en sort.

Le bombardement d'Alexandrie qui fut considéré par les politiques belliqueux comme un de ces coups d'audace auxquels sourit la fortune, perd énormément de son éclat à être examiné de près, et l'amiral Seymour lui-même doit se demander maintenant si les obus de ses canons de 800 tonnes n'ont pas porté un peu plus loin qu'il ne le supposait.

Deja des réclamations se produisent avec une vivacité qui commence à tourner à l'aigreur. Les Allemands, les Italiens, les Américains, les Espagnols et aussi un peu les Français prétendent, non sans raison, que les trois ou quatre cents millions de dégâts causés par la mitraille Anglaise doivent être mis au compte du gouvernement britannique, en vertu de cet adage commun qui classe les verres les paie. Ce principe est tellement admis et si peu contestable que, lorsque nous avons dû bombarder Sfax pour réduire la résistance des autruche Tunisiens, les colons Espagnols nous ont fourni une petite note de frais qui sera payée rubis sur l'ongle, sauf compensation avec les avaries de nos nationaux de Cuba.

L'Angleterre aurait-elle la prétention d'échapper à un règlement de comptes du même genre? Cela nous semble difficile, et il n'y a qu'à nous féliciter, ce semble, de ne pas avoir été moitié dans la facture.

Mais c'est là que le commencement. La Russie qui n'a pas oublié les bâtons que la diplomatie britannique lui jeta à travers les jambes, dans ses démêlés avec la Turquie, commence à trouver étrange la façon dont le Foreign-Office respecte les décisions de la Conférence, et l'ambassadeur Moscovite s'est retiré sous sa tente, non sans laisser ignorer qu'en présence des fantaisies britanniques, son gouvernement allait reprendre sa liberté d'action. Or vous savez qu'en bon langage diplomatique, ces simples mots indiquent une disposition d'esprit des plus vinaigrées.

D'autre part, voici que ce malotru d'Arabi s'avise de résister, de ne pas se laisser battre immédiatement à plate couture, et même de tuer quelques soldats anglais, voir l'engagement de Ramleh.

Est-ce tout? Pas encore. La question du canal est grosse de difficultés. M. de Lesseps résiste comme un beau diable aux empiétements de la flotte Anglaise, proteste avec énergie contre une violation fla-

grante de neutralité, et il est probable que l'Europe recommencera avec plus de bienveillance les réclamations de son égyptien compatriote. Les explications, conclusions et assaisonnements d'injures du Times et de ses congénères. ATCA D'OCCE

Par conséquent voilà où nous en sommes, après quelques semaines d'intervention. L'Angleterre n'a encore mis que le bout du pied dans le guépier, que de toutes parts s'élèvent des protestations et des menaces. Les ministres d'Europe pènnent.

Que sera-ce lorsque la flotte Turque arrivera en vue des côtes d'Egypte, avec ses canons de débarquement? Les anglais laisseront-ils faire? Ou aura-t-elle bataille? Alors, bataille contre toute l'Europe, puis, qu'une telle occurrence, les Turcs n'interviennent qu'en qualité de gendarmes internationaux. Vous voyez d'ici le gâchis?

Or figurez-vous la France mêlée à cette bouillie!... L'Angleterre qui, nous ne saurions trop le dire et le redire, n'a pas quarante millions d'Allemands sur le flanc droit, ne risque en réalité que des mécomptes diplomatiques, des pertes d'argent et quelques millions d'hommes dont les sables du Sahara ne feront qu'une bouchée.

Mais nous! Nous qui sommes encadrés entre des puissances dont l'hostilité ou les convoitises se dissimulent mal sous un masque de bienveillance dédaigneuse, quelle figure ferions-nous au milieu de ce brouhaha? Plus on avance, plus on s'enfoncé.

Ne nous plaignons donc pas trop, et ne jetons pas des tombereaux de pierres sur cet infortuné M. de Freycinet, qui n'a pas voulu sacrifier les intérêts vitaux de son pays, au plaisir de jouer le rôle de ministre à panache.

M. Gladstone et ses collègues ne se lassent pas d'arborer des plumets flamboyants et de traîner leur sabre sur tous les pavés de la cité de Londres.

Mais comme en toutes choses, et surtout en question orientale, il faut considérer la fin, nous craignons fort que ces plumets ne se défrisent avant peu, et que le fougueux John Bull n'en soit réduit au refrain mélancolique: *Fallait pas qu'il y aille!*

MENUE MONNAIE

Si quelque chose peu nous consoler, au milieu de nos déboires ministériels, c'est de savoir que le comte de Chambord est en bon état de santé. Des bruits fâcheux avaient couru, on avait même été jusqu'à parler d'une attaque de paralysie... Dieu soit loué, il n'en est rien! Sa Majesté est revenue de Marie-bad avec un peu moins de ventre, mais avec tout autant de vigueur juvénile, pour faire le bonheur de la France, quand l'heure s'en venira. Vous savez, cette fameuse heure si souvent annoncée et qui ne sonne jamais. Et cependant, devons nous le dire? Cette

nouvelle d'une maladie grave du Roy ne fut pas accueillie partout avec une douleur convenable. Nos amis républicains pour qui l'absence de M. de Chambord est absolument indifférente, mais on nous affirme que plusieurs royalistes des mieux notés, se seraient écriés en apprenant la prétendue attaque de paralysie: Si cela pouvait être vrai quel débarras!

Nous comprenons ce cri de cœur. Il est certain, pour tous les légitimistes avisés, que le principal obstacle à une restauration quelconque est précisément le comte de Chambord. Rappelons-nous ses frasques, son drapeau blanc, sa lettre du 23 octobre 1873 et autres épitres subséquentes qui rendent Henri V absolument impossible. Aussi eût-ce été le cas de crier mieux que jamais: Le Roy est mort... Vive le Roy! Mais, patatrac, le Roy se porte bien. Alors plus d'espoir, et la République qui aurait pu avoir un soupçon d'inquiétude avec Chambord décédé, n'a plus qu'à dormir sur ses deux oreilles avec Chambord vivant et bon vivant.

En attendant du reste, de meilleurs temps, et une plus sérieuse paralysie, les royalistes n'en perdent ni le boire ni le manger. Jamais on ne banquetta davantage dans le grand parti du trône et de l'hôtel. Tous les restaurateurs de la Vendée sont sur les dents et les journaux bien pensants nous apportent des récits merveilleux de ces agapes où l'on démolit la République, entre la poire et le fromage.

A Nantes, ce fut splendide. Deux mille couverts, excusez du peu! Au dessert, le général Charrette raconte son voyage au Canada (sic) et la voix de l'orateur est couverte par les acclamations de l'auditoire. Henri V roi du Canada; il y a là une idée à creuser. Mais c'est samedi 19 août qu'aura lieu la grande levée de fourchettes.

Le centre du Marais Vendéen, cela s'appelle Challans, verra réunis autour de la même table, toutes les fortes têtes du parti: Char ette, La Rochejacquelein, Loreinty, La Rocheboucauld, Cazenove de Pradines, de la Rochette, le comte de Jangué, le prince de Léon... que de colonels, messeigneurs! Domage qu'il n'y ait pas de soldats. On se rattrapera avec les marmitons.

Premier effet de l'intervention Turque. L'Arabi vient d'être déclaré rebelle par le Sultan.

Ce n'est pas sans tirage que cette décision a été obtenue, et il a fallu quasiment la menace d'un bombardement de Constantinople pour que le chef des croyants consentit à jouer ce vilain tour à son fidèle Arabi.

Nous comprenons cette hésitation, car après avoir décoré un brave mahométan pour ses massacres de chrétiens, il est assez bizarre de le dégommer, alors qu'il ne fait que continuer les mêmes exercices, en leur donnant un peu plus de développement.

Le fidèle Arabi avait donc le droit de compter sur la reconnaissance de sa Hautesse et même sur un second cordon.

Mais que voulez-vous il apprend à ses dépens que le Grand Turc n'a pas pour habitude de payer ses dettes.

Un prince non moins embarrassé que l'enfant du miracle, est sans contredit l'excellent Tewfik vice-roi d'Egypte. Pendant que les Anglais le protègent en démarrant ses villes et en canardant ses sujets, Arabi tient la campagne, occupe le Caire, perçoit les impôts, vide les caisses, et fait des bou-

lottes de papier avec les décrets de son souverain. Dans cette situation, il est permis de se demander comment Tewfik peut arriver à solder des notes de fournisseurs et à jouir de quelques crédits sur la place. Les Anglais le protègent, c'est entendu, mais lui prêtent-ils de l'argent? C'est douteux. Nous flairons encore une grande infatigable. Vous verrez qu'un de ces quatre matins, ce pauvre diable sera réduit à vendre des pastilles de séral sur le port de Toulon, à moins qu'il ne se décide à tenir un restaurant, comme feu l'illustre ex-empereur du Mexique. Dans ce cas, l'enseignement sera pas difficile à trouver: *Au dernier des Pharaons, à la fin des Pharaons, rends-toi en odalisques, cela aura un succès... pyramidal!*

La question de la République

Lettres Parlementaires

Paris. 18 août. Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé.

Vous devez vous étonner de me voir dater cette lettre du Palais Bourbon. Vous auriez pu supposer, en effet, qu'un simple huissier, comme votre serviteur n'ayant rien à démêler avec les groupes parlementaires ni à fuir aucun portefeuille, aurait profité des loisirs de la crise pour aller pêcher à la ligne à Asnières ou manger des fritures au Bas-Medon. Eh bien non, nous sommes nous autres, un peu comme les cabotins. Ces messieurs ne pouvant pas se séparer des couilles et nous des couilles. A peine ont-ils une soirée libre, ou un jour de relâche, qu'on les voit errer comme des ânes en peine autour des praticables et des portants. De même, nous voyons, mes collègues et moi pendant toute la durée de l'intrigue ministérielle, nous livrer à des allées et venues interminables dans la salle des Pas-Perdus, au vestiaire, à la buvette, et jusqu'à la garde-robe, le nez au vent, l'oreille aux écoutes, avec des airs agacés et des mines inquiètes qui semblaient demander à tous les échos: Avons-nous un minisère?

Chaque tentative de combinaison, chaque avortement nous mettaient dans un état difficile à décrire. Je n'en dormais pas la moitié des nuits. Pourquoi? Je ne saurais l'expliquer. Ordinairement, ainsi que je vous l'écrivais l'autre jour, les crises ministérielles et les changements d'Excellence me laissent absolument calme et n'influent pas le moins du monde sur mon système nerveux. Mais cette fois, voyez-vous, c'était trop agaçant, et si je ne craignais pas d'être irrespectueux, je n'hésiterais pas à dire que la plupart de nos hommes politiques ont fait preuve d'un égoïsme écoeurant. Quand je voyais ce pauvre M. Grévy courir après l'un et l'autre et se heurter à des refus perpétuels avec la même refrain: « Moi je suis malade; moi je ne connais rien aux affaires; moi je crains de me compromettre; moi, ma femme me le défend etc., etc. » Je me disais avec ma jugote d'huissier: Mais à quoi sont ils bons, à quoi servent ils, tous ces députés, tous ces sénateurs, nommés pour faire les affaires du pays, si lorsqu'on a besoin d'eux, ils sont tous ou impotents, ou incapables, ou peureux, ou enjuponnés? Et j'en arrive à cette conclusion naturelle qu'ils ne servent à rien et qu'il est vraiment dommage de confier des représentations et des mandats à une pareille collection d'inutiles et d'écueils. non, le mot est trop vif, je ne l'achève pas, mais je pense!

8 août.

Enfin, nous l'avons, nous le tenons, le ministère! Et je ne vous dissimulerai pas que j'éprouvai un vif

TRAVAUX ET EXERCICES

Il serait trop long, on le comprend, de détailler par le menu les travaux variés et les exercices nombreux, auxquels seront assujettis les élèves ministres.

Bornons-nous à citer, comme articles notables du programme d'éducation.

Exercices oratoires. — Les professeurs enseigneront l'art de parler à peu près correctement et d'une façon à peu près intelligible pour que les sténographes ne soient pas obligés de redresser des phrases chancelantes et de corriger un charabia fatigant.

Eviter le bredouillement ou l'accent trop prononcé. Les Marseillais, les Auvergnats et les Gascons suivront à cet effet une classe de linguistique spéciale. Rien n'enlève de l'autorité à un ministre comme de lui entendre dire: « Meschieurs la constitution » ou encore: « Sh bienn en zuzant les coses avé le simplé bonn sens. »

Exercices de cabinet. — Ou l'art de parler sans rien dire, de promettre sans rien tenir et de mettre avec affabilité les gens à la porte. — Et la essentielle *Gymnastique*, la poutre branlante, trois fois par jour, sans cela il n'y a pas de ministre possible.

NOMBRE DES ELEVES.

Ce nombre sera indéfini, ou plutôt il ne sera limité que par l'étendue des locaux consacrés à l'école des ministres.

6^e Examen élémentaire comprenant l'orthographe, les quatre règles et quelques notions de géographie.

Quant aux opinions des candidats, elles sont absolument libres et leur variété, leur fragilité ou leur incertitude ne sera jamais une cause d'exclusion, au contraire.

Plus l'école des ministres contiendra d'élèves panachés, plus elle sera prête à toutes les éventualités de la politique.

Il faut que son personnel puisse fournir des ministres de toutes convictions et de toutes nuances, depuis le rouge sang de bœuf de l'intransigeance jusqu'au rose pâle du centre gauche et aux tons violacés du centre-droit, en passant par le vert du bonapartisme, le bleu de l'orléanisme et le blanc de la légitimité. On ne sait pas ce qui peut arriver en effet, et qui vous dit que le Président de la République n'en sera pas amené à solliciter le concours de MM. Baulry d'Asson, ou Janvier de la Motte... A défaut de ces messieurs empêchés soit par un accès de délire, soit par une indigestion de langage, il faudra bien trouver des équivalents, et c'est l'école des ministres qui sera appelée à les fournir.

DIVISION DES QUARTIERS

L'admission de toutes les opinions les plus contradictoires et les plus hostiles exigera naturellement certaines précautions pour éviter des conflits et des désordres.

A ces fins on divisera les classes en plusieurs quartiers qui comprendront eux-mêmes certaines subdivisions.

Quartier républicain. — Subdivisions: gauche extrême, gauche intransigeante, centre-gauche, union démocratique, union républicaine, Gambettistes, Grévystes, Clémencistes, collectivistes, socialistes, etc. etc.

Quartier royaliste. — Subdivisions: Légitimistes, orléanistes, chambordistes, carlistes cumalistes, cléricaux, gallicans, abonnés de l'Univers, de la Gazette de France, du Français, du Triboulet, etc.

Quartier bonapartiste. — Subdivisions: autoritaires et libéraux, cléricaux et librepenseurs, cassagnacistes et jérémistes... Il est bien entendu que ce classement n'a pas la prétention d'être complet, mais nous avons simplement voulu indiquer les lignes principales en dehors desquelles il doit exister au bas mot, deux ou trois cents opinions intermédiaires et intermittentes que l'école des ministres accueillera toujours avec empressement, de façon à posséder un assortiment sans rival.

Ceci dit, nous n'avons pas à insister sur l'utilité ou plutôt la nécessité des divisions qui précèdent, car il faut éviter à tout prix que nos candidats ministres soient exposés, par des rapprochements imprudents à se manger les uns les autres. Ils en auront tout le temps plus tard.

PRIX DE LA PENSION

La pension sera essentiellement gratuite. Il y a là une question de justice et même d'humanité. On ne saurait décemment faire payer n'importe quoi à des malheureux dont le sort est fixé d'avance: la casserole ou la culbute.

L. LECLAIR

soulagement en lisant les noms des hommes généreux qui n'ont pas craint de s'immoler sur l'autel de la patrie. Depuis le sacrifice d'Abraham et l'héroïsme de Cassius, on n'avait rien vu de plus beau.

Voici d'abord M. Duclerc, un brave homme que j'ai connu jadis à la Chambre, quand il présidait la gauche républicaine. Qu'il n'ait rien de très brillant, il ne manque pas d'une certaine autorité et dans tous les cas, je ne lui connais d'ennemi déclaré dans aucun groupe, ce qui n'est pas très commun, par ce temps de querelles et de disputes.

Et puis M. Fallières qui déjà avait brillé au second rang dans les sous secrétariats de l'Assemblée nationale, s'éclipse pas au premier.

Puis M. Devès, un languedocien méricain et bon garçon que nous vîmes si souvent tendre la perche aux Excellences qui perdaient pied. Vous savez qu'on l'a nommé le Terre Neuve des ministères. Il ne saurait manquer des lors, de se sauver lui-même.

Puis M. Tirard, encore une vieille connaissance. Pas le premier venu, M. Tirard, malgré qu'on le blague parce qu'il fut bijoutier en faux et qu'on l'appelle le Grand Turc. Celui-là du moins mettait la véritable étiquette sur sa marchandise, et quand je vois tant de farceurs essayer de faire passer du faux pour du vrai, en matière de talent ou de conviction, je préfère infiniment le bonhomme Tirard qui, en vendant son double, ne nous a jamais dit que c'était de l'or en barre.

Je salue M. Duvaux, avec tout le respect dû à un inconnu qui sera peut-être un grand homme.

Quand à MM. Biot, Jauréguiberry, de Mahy et Cocheret l'inamovible, ces survivants de l'ancien cabinet ont eu, du moins, le mérite de ne pas abuser du coup de la démission, comme ce petit M. Floquet qui manifeste encore l'envie de s'en aller, pour qu'on le retienne. Eh! Seigneur, laissez le partir, lui et son chapeau.

Si Paris manque de préfet, on le verra bien. Nous voilà donc outillés, Monsieur, pour passer des vacances à peu près tranquilles, à moins qu'il ne se déclare quelque nouvelle crise dans les vingt-quatre heures. Mais non, tout le monde en a assez et n'a plus envie de recommencer. J'ai entendu des gens malins, en effet, appeler le nouveau cabinet, un ministère de lassitude, on pourrait ajouter... et d'indigestion.

Votre dévoué,
Brisson

Huissier de service.

COMÉDIE POSTHUME

Quoique le ministère soit constitué, et que Jules Grévy, après de gigantesques efforts, ait fini par dénicher une dizaine d'hommes résignés à toucher cinq mille francs par mois, en faisant le bonheur de la France, il nous semble intéressant de jeter un petit coup d'œil rétrospectif sur cette comédie parlementaire qui aurait pensons-nous, quelque succès, aux Bouffes et aux Variétés sous le titre suivant :

Les Ministères de Jean de Nivelle

PREMIER ACTE

M. Grévy. — Fournieret, mon ami, vous avez fait mander les hommes politiques que je vous ai désignés.

Le Secrétaire Fournieret. — Oui mon oncle, j'ai été parti hier soir de la présidence soixante-quinze lettres d'invitation pour le Palais Bourbon et le Luxembourg.

M. Grévy. — Soixante-quinze! L'estimable que dans ce nombre je ne finisse pas par découvrir les éléments d'une combinaison.

M. Fournieret. — Justement voilà quel-

L'huissier annonçant. — M. le Président du Sénat!

M. Grévy. — Ah ce cher Leroyer! soyez le bienvenu, mon ami, et aidez-moi de vos bons conseils. Tout le monde vante votre sagesse.

M. Leroyer. — Oh mon cher Président! M. Grévy. — Votre prudence.

M. Leroyer. — C'est trop de bonté. M. Grévy. — Votre autorité.

M. Leroyer. — Vraiment je suis confus. M. Grévy. — Avec tant de qualités, vous ne sauriez manquer de me découvrir un ministre.

M. Leroyer. — Certes je ne demanderais pas mieux.

M. Grévy. — D'abord accepteriez-vous un portefeuille.

M. Leroyer sursautant. — Jamais de la vie!

M. Grévy. — Quelle indignation! on dirait que je vous propose une mauvaise action.

M. Leroyer. — Pardonnez à un mouvement de vivacité, mais voyez-vous, mon cher

Président, j'ai eu tout ma tranquillité. M. Grévy. — Vous n'êtes pas dégoûtés par M. Leroyer. Ma présidence du Sénat me suffit amplement. J'ai un joli traitement, un bon logement, un piquet d'honneur, pour-quoi voudriez-vous me faire dans la galère ministérielle?

M. Grévy. — Il a raison. Alors donnez-moi au moins quelques indications, quelques noms.

M. Leroyer. — C'est bien embarrassant.

M. Grévy. — A quel, dites-vous, que pensez-vous d'un ministère d'affaires?

M. Leroyer. — Heu! heu! je ne sais pas.

M. Grévy. — Et d'un ministère de bonnes affaires?

M. Leroyer. — Heu! heu! je ne sais pas.

M. Grévy. — Et d'un ministère de mal- cances?

M. Leroyer. — Heu! heu! je ne sais pas.

M. Grévy. — Et d'un ministère de l'élémentaire?

M. Leroyer. — Ah! ah! je ne sais pas.

M. Grévy. — Et d'un ministère de dissolution?

M. Leroyer. — Oh, oh!

M. Grévy. — Vous ne paraissez pas avoir d'idée bien arrêtée?

M. Leroyer. — C'est assez mon habitude.

A quoi bon se torturer l'esprit?

M. Grévy. — Allez, mon cher Leroyer, je vois avec plaisir que vous vivez votre temps.

M. Leroyer. — Je l'espère bien, sur tout avec la ferme résolution que j'ai prise, jamais de ministère!

M. Grévy. — C'est entendu, à un autre.

M. Fournieret. — Vous savez que M. Brisson est dans l'antichambre.

M. Grévy. — Bien, faites entrer. Mon cher Président, venez vite, il faut absolument que nous sortions de cette impasse!

M. Brisson. — C'est bien mon avis.

M. Grévy. — Alors vous accepteriez un ministère?

M. Brisson. — Le ciel m'en garde!

M. Grévy. — Quoi vous refuseriez?

M. Brisson. — De toutes mes forces.

M. Grévy. — Cependant tout le monde vous désigne.

M. Brisson. — Souffrez que je vous dise mon opinion à celle de tout le monde!

M. Grévy. — Donnez-moi au moins les motifs.

M. Brisson. — Des motifs, mais j'en ai des masses, monsieur le Président! D'abord je ne connais rien aux affaires extérieures.

M. Grévy. — Trop de modestie, je vous assure que vous vous y connaissez autant que les autres.

M. Brisson. — Ce serait encore bien peu.

Ensuite ma santé, elle est si fragile!

M. Grévy. — Celle-là, je la connais, n'insistez pas!

M. Brisson. — Enfin, ne comprenez-vous pas que Gambetta veut m'user...

M. Grévy. — Comment vous soupçonneriez... un ancien ami?

M. Brisson. — Ancien, vous l'avez dit! Pensez-vous qu'il ait oublié les attaques du Siècle? Les gambettistes me poussent au ministère comme à l'abattoir, et en refusant je suis dans mon droit de légitime défense.

M. Grévy. — Pourriez-vous alors me présenter quelqu'un?

M. Brisson. — C'est fort délicat.

M. Grévy. — Quelle serait votre idée sur M. Pierre Legrand?

M. Brisson. — Excellent choix.

M. Grévy. — Ou sur M. Devès.

M. Brisson. — Excellent choix.

M. Grévy. — Ou sur M. Decrais.

M. Brisson. — Excellent choix.

M. Grévy. — Ou sur M. de Marcère.

M. Brisson. — Excellent choix.

M. Grévy. — Ou sur M. Benjamin Raspail!

M. Brisson. — Excellent choix.

M. Grévy. — Ou sur M. Baudry d'Asson!

M. Brisson. — Excellent choix, c'est-à-dire que...

M. Grévy. — C'est-à-dire que vous livrez le ministère à n'importe qui, plutôt que de l'accepter.

M. Brisson. — J'avoue que je préférerais la cigüe... Me serait-il permis de me retirer?

M. Grévy. — Allez, mon cher Président, et ne craignez rien, je ne vous ferai pas poursuivre.

M. Fournieret. — Mon oncle, M. Leblond!

M. Grévy. — Bonjour cher ami; vous devinez pourquoi je vous appelle?

M. Leblond. — Je m'en doute; une partie de billard.

M. Grévy. — Il s'agit bien de billard! Je veux vous charger de former un ministère.

M. Leblond. — Moi, ah c'est trop fort!

M. Grévy. — Comment trop fort! N'avez-vous pas toutes les qualités de l'homme d'Etat?

M. Leblond. — Trop aimable, en vérité; mais où diable voulez-vous que je trouve une majorité?

M. Grévy. — Vous la chercherez, parbleu!

M. Leblond. — Je suis bien vieux pour jouer à cache-cache.

M. Grévy. — Oh! bien vieux! c'est de l'exagération.

M. Leblond. — Regardez ce qui me reste de cheveux.

M. Grévy. — Et moi donc!

M. Leblond. — Oui, mais vous avez toujours bon pied, bon œil, et vous défiez les plus ardents chasseurs, tandis que moi, hélas! non vrai, votre proposition me flûte, mais...

M. Grévy. — Vous la refusez?

M. Leblond. — Positivement. Vous ne voulez pas me condamner à mort.

M. Grévy. — Le gaillard me prend par le mon faible, Tenez-y là, une telle dégrâce il ne sera pas dit que j'ai traité un ami plus mal qu'un assassin.

SECOND ACTE

M. Grévy. — Ah! pas de ministres, que faire? Puis-je appeler successivement les cinq cent vingt membres de la Chambre et les trois cents sénateurs à la fois?

M. Fournieret. — Ce serait un peu long, et puis les hommes disposés à accepter, manqueraient peut-être un peu d'autorité.

Ainsi M. Bonnet-Duverdier.

M. Grévy. — Mesquin d'être venu ça!

M. Fournieret. — Ce serait dur, reprenez plutôt M. de Freycinet.

M. Grévy. — C'est une idée, après tout, puisqu'il a consenti une première fois à res-

susciter, il serait peut-être disposé à recommencer cet exercice. Vite, qu'on le fasse appeler.

M. de Freycinet. — Vous m'avez demandé, Monsieur le Président, de venir.

M. Grévy. — Mon cher ministre... s'il vous plaît.

M. de Freycinet. — Ex-ministre, si vous voulez.

M. Grévy. — Absolument.

M. de Freycinet. — Voilà qui est de mauvais augure. Je voulais solliciter de vous, mon-

cher ex-ministre.

M. de Freycinet. — A la bonne heure.

M. Grévy. — Un dernier acte de dévouement: reprenez votre portefeuille!

M. de Freycinet. — Monsieur le Président ne se moque pas de moi?

M. Grévy. — Je n'ai guère le cœur à

rire.

M. de Freycinet. — Dans ce cas, demandez-moi de grimper au sommet de la colon-

nade Vendôme et de me précipiter la tête en bas; je le ferai pour vous être agréable.

M. Grévy. — Non, non, pas cela.

M. de Freycinet. — Non, moi, je reprendrai un portefeuille jamais jamais et jamais!

M. Grévy. — Envoyez-moi alors M. Jules Ferry, et n'allez pas le dégoûter en route.

M. de Freycinet. — Je ne lui dirai pas un traître mot.

M. Grévy. — Cela ne paraît pas marcher tout seul, une reprise de portefeuille.

M. Fournieret. — Dame! ministre échaudé...

M. Jules Ferry. — M. le Président a besoin de moi?

M. Grévy. — Absolument: en un mot comme en quatre, faites un acte d'héroïsme et reprenez votre portefeuille.

M. Jules Ferry. — Monsieur le Président, ordonnez-moi s'il vous plaît de m'ouvrir le ventre comme un japonais, je le ferai avec grâce, mais quant à un ministère... aujourd'hui, je me laisserais écarteler.

M. Grévy. — Allons, allons, ne poussons pas les choses au tragique. Il ne me reste que M. Léon Say...

M. Léon Say. — Me voilà: je viens de rencontrer Freycinet qui m'a dit...

M. Grévy. — Que vous a-t-il dit?

M. Léon Say. — Une chose incroyable: que vous vouliez nous engager à repren-

re nos portefeuilles.

M. Grévy. — C'est la vérité pure.

M. Léon Say. — Alors M. le Président a juré de nous supplier...

M. Grévy. — Encore!

M. Léon Say. — Je ne le croyais pas si barbare; mais s'il est permis de choisir sa torture, je préfère l'huile bouillante ou le plomb fondu.

M. Grévy. — Mais, malheureux, vous ne voyez donc pas que c'est moi le supplicié, le torturé, le brulé, l'écartelé; et personne n'aura pitié de mes souffrances.

M. Léon Say. — Le pauvre homme fait vraiment pitié: Essayons de le soulager.

Avez-vous songé à Duclerc... il n'est pas compromis...

M. Grévy. — Duclerc, le ciel s'entr'ou-

vre! Ne l'attendons pas: Vite, mon coupé et au galop!

TROISIÈME ACTE

M. Grévy à genoux. — Notre Duclerc qui êtes aux cieux.

M. Duclerc. — Y pensez-vous, Monsieur le Président; que signifie cette posture?

M. Grévy. — Cela signifie que je viens en suppliant.

M. Duclerc. — Jamais je ne souffrirai... relevez-vous de grâce!

M. Grévy. — Non, je ne me relèverai pas, jusqu'à ce que vous ayez exaucé mes vœux.

M. Duclerc. — J'y souscris d'avance, car je ne saurais supporter une seconde...

M. Grévy se relevant. — Je vais droit au but: Duclerc, je vous charge de former un ministère.

M. Duclerc s'affaissant. — Ah!

M. Grévy. — Holà! quelqu'un, des sels! le malheureux se trouve mal. Je n'y ai pas mis assez de ménagements. (Lui frappant dans la main.) Voyons, cela va-t-il mieux?

M. Duclerc. — Un peu, mais vous avez été brutal, Monsieur le Président.

M. Grévy. — Je le sais, mon ami, et je vous en demande pardon... à genoux encore, si vous l'exigez!

M. Duclerc. — Non, non, relevez-vous, je vous pardonne.

M. Grévy. — Et vous acceptez le ministère?

M. Duclerc. — Vraiment, vous me confondez!

M. Grévy. — Ah mon Sauveur, mon Dieu!

M. Duclerc. — Vraiment, vous me confondez!

M. Grévy. — Non, mon ami? ma reconnaissance n'a pas de bornes. C'est entre nous à la vie à la mort, et tenez, en voulez-vous une preuve?

M. Duclerc. — Mais je...

M. Grévy. — Je vous jure à mon tour quand j'en aurai le pouvoir, Président de la République.

M. Duclerc. — Que dites-vous là?

M. Grévy. — Je consentirai à être votre ministre.

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'avez dit que...

M. Grévy. — Vous m'avez dit que...

M. Duclerc. — Vous m'

CHRONIQUE FINANCIERE

Paris, 2 Août 1882.

Les graves événements dont le mois de juillet a été le théâtre n'ont pas empêché le 5 0/0 de monter de la valeur de son coupon d'une liquidation à l'autre et cette hausse n'est pas la seule bonne fortune dont les acheteurs assez puissants et assez confiants pour rester sur la brèche aient bénéficié ; le report du 5 0/0 est tombé à 40 centimes. Hier à la fin de la Bourse, on le tenait à 114.20 ex-coupon de 1.25, la prolongation de la crise ministérielle l'a fait rétrograder à 114.10, le 3 0/0 est à 81.65, l'amortissable à 81.60.

La Banque de France a fléchi à 3,300 ; les institutions de crédit et les Chemins de fer sont hésitants et sans affaires.

Le Suez perd et reprend le cours de 2,500. Les valeurs ottomanes et égyptiennes sont offertes, la Banque ottomane à 690, le 5 0/0 turc à 10.25, l'Unité égyptienne à 250.

Chemins de fer de la Vendée. — Une quatrième répartition de la valeur de 5 0/0 vient d'être ordonnée par le juge-commissaire de la faillite. Les créanciers vérifiés et affirmés peuvent se présenter chez M. Lissolvy, 33, rue Saint-André-des-Arts, pour en toucher le montant.

Ce nouveau porte à 80 0/0 le total des répartitions effectuées à ce jour.

Charbonnages de Fayt et Bois-d'Haine. — M. Chevillat, syndic, informe les créanciers vérifiés et affirmés de la Société anonyme des Charbonnages de Fayt et Bois-d'Haine (en liquidation), qu'ils peuvent se présenter de trois à cinq heures, à son domicile, 7, rue Jean-Lantier, pour toucher un dividende de 4,78 0/0 unique répartition.

TIMBRE CAOUTCHOUC

ANCIENNE MAISON LEFÈVRE
Grand'Rue de la Croix-Rousse, 144

C. THIVOLLET

SUCCESEUR

LYON - COURS DE LA LIBERTÉ, 187 - LYON

LECONS

d'Italien, d'Allemand, d'Espagnol
et d'Anglais (traductions)

PRIX MODERES

S'adresser à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 1216.

Lyon. Imp. LARATHE, c. Lafayette, 5. ALBY V. 1882

Sur tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5
Produits au gluten p^r les diabétiques

INSECTICIDE FOUROYANT

DESTRUCTION
infaillible des **CAFARDS**

S. GATZY, 28, rue Huguand, Lyon. —
Le kilog., 12 fr. 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.

VINS D'ESPAGNE

à la commission

JULLIENNE, G. et C^{ie}

Ronda San-Pedro, 156, à Barcelone.

MALADIES SECRÈTES

Guérison rapide par le ROB SAVARESI

— S'adresser à la pharmacie rue Vieille-Monnaie, 19, Lyon, seul dépôt, et par correspondance.

MALADIES DES FEMMES

STÉRILITÉ Complètement guérie par le traitement de M^{me} **CHRÉTIEN** d^{re} de la Faculté de médecine de Paris et de l'École supérieure de pharmacie. — 28 années de succès. — Analyse des urines par des procédés chimiques. Lyon, 9 rue Bourbon au premier. Cabinet de midi à 4 heures.

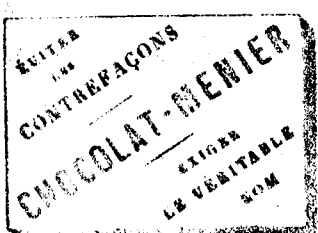
DEMANDEZ dans les dépôts de la Société des **LAITIERS** du Rhône des **BEURRES** tant appréciés des gourmets et amateurs de beurre de table. — Marque des LAITIERS DU RHONE.

Beurre extra-fin, genre Isigny, le kilogramme... 5 fr.

Beurre fin de table, le kilogramme... 3 50

QUALITÉS ESTAMPILLÉES

HERNIES sans opération, guérison prompte, parfaite, garantie par les faits. En cas de récidive plus de bandage. G. GAILLARD, quai de la Charité, 1, Lyon.



ORDRES DE BOURSE
à TERME

Couvertures : 500 fr. pour 2,500 fr. de 5 % ou 1,500 fr. de 3 % ; 1,000 fr. pour 25 actions. Remise de 50 % sur les courtages à toute intermédiaire procurant des ordres.

N.B. — Les fonds sont reçus et les ordres exécutés par maisons de premier ordre. MAYER, 18, rue Saint-Marc, Paris.

EN VENTE
à l'Agence générale de Publicité **VICTOR FOURNIER, 14, rue Confort, LYON**
et à ses succursales de : SAINT-ÉTIENNE, 6, rue Sainte-Catherine. GRENOBLE, place Grenette, passage Teissière.

BILLETS de LOTERIE

FÊTE NATIONALE
De la Jeunesse Française

Sous la PRÉSIDENCE de VICTOR HUGO

TOMBOLA

Autorisée par arrêté ministériel du 1^{er} Juin 1882

GROS LOT: 25,000 FR.

Prix du Billet: UN Franc

NOTA. — Avec chaque billet, il sera délivré gratuitement un ticket donnant droit à l'entrée de la Fête qui aura lieu au jardin des Tuilleries, le 6 août prochain.

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 15 centime jusqu'à trois billets et tickets ; 45 centimes de trois à dix et tickets ; 60 centimes de dix à quinze et tickets ; 1 franc de quinze à vingt et tickets.

AU PROFIT DE L'ŒUVRE DE

L'HOSPITALITÉ DE NUIT

Autorisée par arrêté du Préfet de police en date du 6 mars 1882

100,000 Billets seulement

GROS LOT: 10,000 Fr

Prix du Billet: UN Franc

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 15 centimes jusqu'à 3 billets ; 30 c. de 3 à 10 ; 45 c. de 10 à 15 ; 60 c. de 15 à 20.

NOTA. — Bien désigner le nombre de billets demandé pour chaque Loterie.

Les Convalescents, les femmes qui relèvent de Couches, les personnes faibles ou épuisées par une fièvre lente, trouveront dans le **Quininium Sabarraque** la tonique et le reconfortant par excellence. — D'une préparation difficile, le **Quininium Sabarraque** renferme tous les principes actifs des meilleurs **Quinquinas** combinés aux vins d'Espagne les plus exquis. Aussi sa composition et son dosage ont reçu l'approbation de l'Académie de Médecine de Paris. En raison de son efficacité le **Quininium Sabarraque** ne se prend que par verre à liqueurs immédiatement avant ou après le repas. — Ce vin est vendu dans la plupart des pharmacies en bouteilles et demi-bouteilles portant sur l'étiquette la signature de l'inventeur **Alfred Sabarraque & Co**. Fabrication 3 gros. M^{rs} F. Frère 3 Ch. Zochoy, 19 Rue Jacob, Paris.

LES PILULES DE VALLET

contiennent du carbonate ferreux inaltérable, associé au miel. Approuvées par l'Académie de médecine de Paris, elles sont reconnues comme le ferrugineux le plus sûr pour guérir les Pâles Couleurs, les Pertes Blanches, et pour fortifier les tempéraments faibles et lymphatiques. Les **PILULES DE VALLET** augmentent rapidement le nombre des globules du sang, leur couleur, et le professeur Piorry s'exprime ainsi : « Nous devons à la vérité de dire qu'entre nos mains les Pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un médicament des plus précieux. »

Les Pilules de Vallet ne constipent pas et ne noircissent pas les dents. — Pour être certain d'avoir des Pilules de Vallet préparées dans les laboratoires de l'inventeur et sûrement efficaces, exiger la signature ci-contre sur l'étiquette :

Vallet

Le nom Vallet est imprimé sur chaque pilule.

VENTE AU DÉTAIL DANS LA PLUPART DES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Publicité, Affichage, Abonnement aux Journaux

V. FOURNIER, 14, rue Confort

Articles de Luxe et de Fantaisie

M^{on} CASSET

Rue de la République

Rue de la République

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MARQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie

Sacs gibecière. — Nécessaires garnis

Ébénisterie artistique

Porte-Bonquets — Passe-Portout

Chapeaux. — Petites Bonnettes

Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie

Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE



ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE
de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. S'crire à EYMIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

BON MARCHÉ

ÉLÉGANCE

ET

SOLIDITÉ



Hommes
12 fr

Femmes
8 fr

Maison CASSET, rue de la République, 32